

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 40

Artikel: Un terrible factionnaire
Autor: Chappuis, Hermann
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191891>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et, du reste, laissons achever cet édifice, qui n'a sans doute pas encore atteint la hauteur voulue, qui n'a pas encore pris tout son élan vers le ciel. Contrarié par le mauvais temps et par la grève, il a évidemment subi un arrêt qui ne pourra peut-être se compenser cette année, vu la saison avancée. Mais savez-vous si au printemps prochain ce travail ne sera pas repris et si quelques étages encore ne viendront pas en couronner le succès ?

C'est alors seulement que nous pourrons l'apprécier. Jusque-là, ne précipitons pas notre jugement.

Voyez la fontaine de Montbenon, chef-d'œuvre d'art et de goût, encore incompris, et qui a fait causer méchamment tant de gens ; voyez la grotte !... Ces deux nouvelles créations ne sont-elles pas devenues pour Lausanne des curiosités qui attirent journellement nombre de promeneurs ?...

Et si, comme on le dit, la construction incriminée est l'œuvre de l'architecte à qui Lausanne doit un de ses plus beaux monuments, n'est-ce pas là, pour le public lausannois, un motif de plus d'accepter avec confiance certain genre de construction dont les beautés échappent encore au commun des mortels ?...

On répète sans cesse que sa silhouette se détache désagréablement sur la verdure de Montbenon, et qu'elle masque de la manière la plus regrettable la belle et grande façade nord de l'immeuble récemment construit au Grand-Chêne.

C'est sans doute encore une erreur. Les grandes façades, les belles lignes architecturales, c'est beau, je n'en disconviens pas, mais c'est monotone après tout. Il faut rompre cette monotonie en flanquant quelque chose devant, cela apporte de la variété, du pittoresque, dans une ville ; ça rentre mieux dans le genre de notre vieille cité, si pittoresque et si accidentée.

Pourquoi donc juger ainsi d'avance, pourquoi ne pas attendre ?...

Oh ! la critique lausannoise !!

Un terrible factionnaire.

Je devais voir, à tout prix, mon ami Gaspard et je ne parvenais pas à le rencontrer. J'avais beau courir de-ci, courir de-là, demander à chacun de ses nouvelles, personne ne savait ce qu'il était devenu. J'appris enfin qu'il séjournait à la campagne, chez ses parents. Me mettre en route fut chose bientôt faite. Un joli petit village, caché dans les arbres et entouré de jardins ; de bonnes ménagères, sur le pas de leur porte, regardant passer ce visage inconnu ; des poules picorant sous la haute surveillance d'un coq ; des canards, reconnaissables de loin à leur démarche oscillante ; voilà ce que je vis avant de

parvenir à la maison qu'on m'indiqua être celle de mon ami.

Au premier coup de sonnette, j'entendis comme un bruit d'ouragan, suivi d'un choc et d'abolements furieux, puis une voix de femme : « Silence, Boule, silence ! viens ici, petit ; viens ! » La serrure grinça et une bonne vieille parut dans l'entrebattement de la porte, suivie d'un affreux bouledogue tigré, aux joues pendantes, à la respiration forte et aux crocs bien en vue : un type classique de la race. Elle me dit que ses maîtres étaient absents pour la journée et qu'elle-même devait les rejoindre ; que Gaspard venait de sortir avec son fusil. Comme il n'avait pas pris les chiens, elle pensait qu'il ne tarderait pas à rentrer. « Si Monsieur veut attendre son retour dans le salon vert, la bibliothèque est à côté. Monsieur Gaspard doit déjeuner au cabaret des *Trois-Pigeons* ; on y mange très bien. Madame L'Escoffier fait des omelettes délicieuses ». Tout en causant, la brave femme m'apportait un plateau chargé de fruits et une bouteille de vin à l'air vénérable.

— Je me permettrai de prier Monsieur de bien fermer la porte quand il sortira.

J'eus un instant l'idée d'aller tout de suite au restaurant, mais le salon vert était si frais, il entrat par la porte ouverte sur le jardin un air si parfumé, que je restai.

— Allez, bonne femme, j'attendrai, et si, par hasard, je sors, je fermerai tout, soyez tranquille !

La vieille disparut, entraînant avec elle le bouledogue, qui me lança en partant un coup d'œil sournois. Il semblait penser : « Nous nous retrouverons ! »

Bientôt la grande porte cria sur ses gonds, et j'entendis une voix qui disait : « Garde la maison, Boule, garde-la bien. Ne laisse approcher ni voleurs, ni braves gens. Par le temps qui court, il faut se méfier de tout le monde. »

Traversé soudain d'une pensée pénible, je courus à la fenêtre heller la servante qui, déjà un peu loin et dure d'oreille, n'entendit rien. Cette manœuvre eut un résultat diamétralement opposé à celui que j'en attendais, car Boule n'était pas sourd, lui, et, avant que j'eusse pensé à m'assurer de l'entrée qui donnait sur le jardin, il se trouva devant moi. L'affreux chien ! Il me montrait sa puissante mâchoire et aboyait comme quatre de son espèce. Ouf ! la vilaine bête ! Qu'on puisse posséder pour son plaisir un pareil animal ! Il n'était plus question de consulter la bibliothèque. Je tenais à la garniture de mes os, et l'illustre Boule semblait la surveiller d'un air significatif ; parfois même il prenait le vent avec une physionomie inquiétante. Je n'avais qu'un parti à prendre : attendre. L'hospitalité la plus

élémentaire offre un siège ; je voulus le saisir. Le cerbère fit mine de s'élançer sur moi. Je protégeai ma figure de mes deux mains et me préparai stoïquement à être avalé. Il n'en fut rien. Ce n'était qu'un avertissement.

Gaspard ne rentrait pas. Il déjeunait probablement pendant que je l'attendais. Je pensais aux omelettes de M^{me} L'Escoffier. Les parfums du jardin me semblaient apporter une vague odeur de friandise. Je rêvais aux jolies truites de la rivière, tachetées de rouge ou de noir, mon poisson favori, surtout quand je le mange à la campagne. Et comme c'est agréable de déjeuner sur une nappe rude, mais bien blanche, ou, préféablement encore, sur une table de bois très propre ! Oh ! le chenapan ! Il s'est étendu tout de son long, le museau entre les pattes, il feint de sommeiller pour me faire tomber en faute et avoir un prétexte de me gruger. Le lâche ! il me regarde en dessous. Oh ! si j'avais dans les mains un bâton... Et pas de séduction possible ! Pourtant, si je lui offrais un louis pour une chaise ? En supposant qu'un bifteck lui coûte dix sous, et qu'il en mange deux par jour en sus de son ordinaire, cela lui ferait trois semaines de plaisir. Aïe ! le mollet gauche commence à me faire mal. Affreux chien ! L'horloge sonne onze coups. Gaspard se met sans doute à table. Je me sens horriblement fatigué. La marche n'est rien auprès d'une station verticale et prolongée. Je vais essayer de m'appuyer contre la paroi. Je recule d'un pas et m'y voilà ! L'inique bête ! Si je n'étais sûr d'être dévoré, je saisirais ce petit tabouret et j'essayerais de l'assommer. Eh bien, oui, monstre, je prends mes aises ! Qu'est-ce que cela peut bien te faire ? Grogne seulement, vieil enrager ! Je suis en ton pouvoir, mais je reviendrai tout exprès un jour pour te dépecher dans l'autre monde. Butor ! Quel plaisir peut donc avoir Gaspard à garder ce museau ? Il est laid, et de plus il a l'air bête. Ce déjeuner dure bien longtemps. Je ne puis pourtant pas rester toute la journée dans cette fichue position. Onze heures et demie ! Quand midi sonnera, s'il n'est pas là, comme je ne suis point un héron pour me tenir sur mes pattes de pareille façon, j'engage les hostilités. Je vais me rapprocher insensiblement de la table. Avant l'attaque, je sauterai dessus. Cette grande écritoire de bronze me servira de massue. Si je te touche une seule fois entre les deux oreilles, mon ami, je garantis le coup. Canaille ! Tu ne me connais pas, si tu t'imagines que je vais endurer plus longtemps ta méchante plaisanterie ! Manœuvrons avec lenteur et précision. Grogne, vieux coasse ! Oui, je pivote un peu sur mes semelles. Me voilà rapproché de mon bastion. Hurle, cela te rend si joli. Oh !

la charmante petite mine ! Ton maître a un beau chien, un gentil chien, mais s'il le possède encore longtemps, ce ne sera pas ma faute. Vite un pas. Oui, oui, tu ne veux pas m'avaler tout d'un coup, mon charmant tou-tou. Le moment héroïque est arrivé. Du sang-froid, du coup-d'œil. Une, deux, trois, et m'y voilà. A nous, Maures et Castillans ! Mais, où donc est l'ennemi ? disparu, sans tambour ni trompette ! le lâche ! Et dire que ce couard m'a fait poser une heure dans un coin. Je sors, je l'appelle et l'invective. Rien ! Je me dirige vers la petite auberge. Gaspard est là, dans un nuage de fumée, humant son moka.

— Tiens, quel bon vent t'amène, ami ! Quelle jolie surprise ! Assieds-toi vite près de moi. Tu as trouvé la maison vide ?

— Oh ! dis-je en riant, ou plutôt en grimaçant, ta propriété est gardée par un molosse qui vous ôte toute envie d'y entrer. Il a un air féroce.

— Oui, cependant il ne l'est pas. L'autre jour encore, il hurlait à faire trembler la maison, j'accours et je trouve le coq qui lui courrait après. Mais tu dois avoir besoin de te réconforter, mon brave ami. Les omelettes de M^{me} L'Escoffier sont excellentes.

Eh bien, j'ai trouvé ce jour-là que tout était détestable : les omelettes, les petites truites, le vin du pays, le café et la plaisanterie du bouledogue... oh, oui ! celle-là surtout était bien mauvaise !

HERMANN CHAPPUIS.

La responsa à 'na plieinte.

On hommo mau coumouido, que vi-
quessai mau avoué lo syndiquo, sè va
pliendrè ào bailli dè cein que stu syn-
diquo lo tâttisivè et lài fasai totés sortés
dè crassès ; et après s'étrè prao lameintà,
ye fâ :

— N'ia què mè à quoi on fassè dinsè
dai misérè.

— Eh bin, repond lo bailli, que co-
gnessai lo lulu, se lo syndiquo fâ dinsè,
l'a too ; mà ein atteindeint su pe con-
teint d'apprerindrè qu'on ne fâ dâi mi-
sérè qu'à vo què d'apprerindrè qu'on ein
fâ à tot lo mondo.

Vo pâodè vo reteri.

Tsacon a sè misères.

On bon gros capucin, que n'avâi pas
la mena de n'affauti, tant l'avâi bouna
trogne, sè trovâvè on dzo avoué on
dzouveno gaillâ que n'étai pas tant bin
mariâ et qu'étai mauconteint dè son soô.
Et suffit que lè capucins sont na sorta
dè dzeins que vivont bin, qu'on coutema
dè bin fricottâ et avoué dâo bon, sein sè
bregandâ à la faulx et à la besse, l'autro
lai fâ :

— Tot parâi vo z'ai bin dâo bounheu
vo z'autro capucins ; vo n'ai min dè cou-

sons, vo medzi bin, vo droumi tard, vo
ne vo z'escormantsi pas dè travailly et
vo n'ai pas dâi sorcièrè dè fennès po
menâ la leinga tot lo dzo et po vo gong-
gounâ après lè talons.

— Et lè z'indigéchons, mon valet ! ré-
pond lo capucin, porquiè lè preind-tou ?
Vâi tou : tsacon a sè misérè dein stu
mondo.

Yon que peinsè à l'impou su lè zadzi.

On gaillâ, retso coumeint on crâisu,
mâ avaro coumeint na pegnetta, à fêbâti
onna mâison à cinq z'étadzo, et démâorè
tot amont, découtè lo guelatâ, iô y'a onna
rude socilliâe po allâ tanqui lè.

— Porquiè démâorâ-vo tant amont, lâi
fâ cauquon, kâ à voutre n'adzo cein
dussè étre peiniblio dè montâ ti clliâo
z'égras ?

— C'est que plie avau, repond lo vilhio
rance, lè lodzémeints sont trâo tchai.

Un jour de pluie.

PAR MARIE GUERRIER DE HAUPUT.

(Fin.)

La position, en effet, n'était plus tenable
dans l'allée inondée. M^{le} Durandart ouvrit
son « en-cas », Onésime son parapluie, et
Malvina reprit le bras de son fiancé, en évitant
autant que possible à sa jolie robe de
soie le contact des vêtements de Cascaret.

Les deux jeunes gens, d'humeur assez
maussade, cheminèrent en silence pendant
quelques instants. Puis une des baleines du
parapluie accrocha d'une façon si malencontreuse
l'écharpe de dentelle coquettement
enroulée autour du chapeau de Malvina,
que ce dernier, perdant brusquement l'équilibre,
descendit jusqu'aux yeux de la jeune fille,
tandis qu'un lambeau du léger tissu,
demeuré attaché au parapluie, voltigeait au
gré du vent.

— Oh ! monsieur Cascaret ! faites donc at-
tention ! s'écria Malvina, rouge de dépit.

— Mademoiselle, je vous affirme que ce
n'est pas ma faute. J'ai été heurté par ce
monsieur qui court après un fiacre

— Oui ! il court ! reprit Malvina, d'un ton
qui n'avait rien d'aimable.

« Il sait trouver un fiacre, lui ! Tenez ! Voilà
qui monte ! Il ne sera pas forcé de faire
deux lieues à pied par la pluie battante, lui !

— Eh ! mademoiselle, à vous entendre on
croirait que c'est ma faute s'il pleut à verse !
riposta Cascaret perdant patience. Au fait,
je suis plus à plaindre que vous ! Mes vêtements
sont complètement perdus ; j'ai couru à la pluie pour chercher une voiture
tandis que vous étiez à l'abri...

— Eh ! là-bas, cocher ! Par ici !

Cet appel, adressé à un cocher passant au
bout de la rue, était lancé par un jeune
homme, qui, sur le trottoir opposé à celui
où se trouvaient les fiancés, agitait vivement
son parapluie afin d'attirer l'attention de
l'automédon.

Il réussit, et le fiacre s'approcha, tandis
que Malvina, forçant son cavalier à s'arrêter,
murmurait indignée :

— Encore un !

— Rue du Cherche-Midi, n°... au coin de
la rue Saint-Placide, dit le jeune homme en
ouvrant la portière.

C'en était trop ! Malvina laissa échapper
un cri :

— Juste en face de chez nous ! Comme
ce monsieur a de la chance !

L'inconnu, à ces mots, jeta un regard sur
les deux pauvres femmes trempées jus-
qu'aux os ; la plus âgée grelottant et pa-
raissant épaisse de fatigue, la plus jeune
faisant triste mine dans sa robe de soie
mouillée et chiffonnée.

— Pardon, madame, dit-il à la tante ;
vous allez aussi rue Saint-Placide ?

— Oui, monsieur, s'empressa de répon-
dre la vieille demoiselle. Mais nous n'avons
pas pu trouver de voiture.

— Permettez-moi donc de vous céder
celle-ci, mesdames, reprit l'inconnu. Un
soldat comme moi ne craint pas la pluie, et
je serais heureux qu'on rendît à l'occasion
le même service à ma mère et à ma sœur.

— Votre sœur ? s'écria étourdiment Mal-
vina ; n'est-ce pas cette jolie jeune fille
blonde, qui travaille souvent, près d'une fe-
nêtre au deuxième étage, à faire des fleurs
artificielles ?

— Précisément, mademoiselle. Puisque
nous sommes en pays de connaissance, il
me reste à me présenter moi-même : Jac-
ques Martial, ancien garde de Paris, aujour-
d'hui employé dans les bureaux du Minis-
tère de la Guerre. Et maintenant, je vous
en prie, mesdames, acceptez ma propo-
sition.

— J'y consens, fit la tante qui tremblait
de tous ses membres ; mais à une condition,
c'est que vous monterez aussi dans la voi-
ture.

— Impossible, mesdames ; elle n'a que
deux places. Mais si vous voulez bien je mon-
terai près du cocher, j'arriverai ainsi plus tôt
chez ma mère qui m'attend pour dîner.

Aussitôt fait que dit. Les dames se préci-
pitèrent dans le fiacre ; Martial se hissa sur
le siège, le cocher enleva son cheval... et
Onésime tout ahuri se trouva seul !

Il eut le mauvais goût de bouder sa fian-
cée pendant trois grands jours !

Il voulait lui témoigner son mécontentement
en la privant de sa présence, et
l'amener ainsi à regretter la mauvaise hu-
meur qu'elle avait montrée le jour de
l'avverse.

Or, quand Onésime se présenta chez les
dames Durandart, il fut accueilli avec une
froideur des plus significatives. La vieille
demoiselle se plaignit amèrement d'un rhu-
matisme causé par l'humidité ; Malvina pa-
rut prendre un malicieux plaisir à lui faire
admirer deux bouquets de fleurs artificielles,
œuvre de sa nouvelle amie, Jeanne Mar-
tial.

— Il ne vous a pas fallu longtemps pour
vous lier avec cette demoiselle ! dit sèche-
ment Onésime.

— Nous nous connaissons de vue depuis
longtemps ; et, quand il y a d'avance sym-
pathie entre deux personnes, la connais-
sance est bientôt faite, répliqua Malvina du
même ton.

— Vous avez parfaitement raison... made-
moiselle. Puis-je me permettre de vous